

moins de mots, par la manière dont ils tiraient, sans ajuster et en tournant la tête de frayeur, qu'autrefois le terrible casse-tête, *kulu*, qui demandait, comme l'arme blanche, le rapprochement des deux combattans. Aussi ces sauvages aiment-ils par-dessus tout la poudre et les fusils ; et ils en font preuve, mieux qu'aucune garde de France. La plupart des guerriers ont souvent deux ou trois fusils ; et il n'y a pas jusqu'aux reines et princesses qui ne tiennent à avoir, pour ornement de leurs palais, sept à huit barils de poudre suspendus, enveloppés dans des nattes, au sommet de la cabane. Ainsi était celui de la reine Paéini, qui la première nous reçut à Nuku-Hiva. Le roi de Sainte-Christine nous disait : " Quand vous voudrez me convertir, remplissez d'abord ma maison de poudre et de fusils. " Vous sentez que nous n'avions garde de vouloir de sa conversion à pareil prix et dans le but qu'il se proposait.

A ces armes nouvelles, ils n'omettent pas d'ajouter toujours une partie de leur ancienne armure, ou au moins tout leur ancien uniforme. Au fusil, ils joignent quelquefois la lance, plus souvent le terrible casse-tête, quand ce ne serait que comme souvenir de leur ancienne bravoure ; et sur le cercueil de leurs guerriers, c'est l'arme qui se met toujours de préférence comme trophée funéraire parmi tous les autres insignes de l'uniforme martial. Voici celui-ci : d'abord le superbe *tawaha*, ou diadème de plumes de coq ; le collier de dents de la baleine, et, à défaut de celles-ci, de défense de sanglier, car on peut comparer à ceux-ci la plupart de leurs cochons qui sont sauvages ; les bracelets et ornemens de pieds et de la ceinture, faits avec des chevelures des ennemis, flottant, dans toute leur longueur ; ces chevelures noires à grandes boucles sont fort belles et font le plus singulier effet, placées où je viens de le dire ; c'est à qui en aura de plus fortes touffes, surtout suspendues à la ceinture ; joignez à cela un morceau d'étoffe rouge, nouée sur l'épaule en forme de manteau à la romaine, d'énormes oreilles postiches, en nacre, toute la chevelure flottante les barres transversales du tatouage sur la figure, tout le corps en noir de mille dessins, souvent un crâne d'ennemi suspendu au cou et battant sur le dos ; avec cela vous pouvez vous figurer la plus grande partie de l'uniforme de nos guerriers.

Je vous dirai encore que quand un corps de combattans ainsi armés, et donnant l'aspect d'une armée de sceptres fantasmagoriques, part pour une expédition, ordinairement tout le corps des femmes les suit, surtout les épouses, habillées de leurs plus belles étoffes ou *tapes* blanches, comme pour un jour de fête. Elles assistent même au combat du sommet de quelque roche et si la bataille est gagnée par la prise de quelques prisonniers, elles sont les premiers estaphettes qui rapportent les nouvelles du succès dans la peuplade où il n'était ret-é durant ces temps que les infirmes, les vieillards et les enfans. Si la bataille au contraire est perdue, on le sait bientôt par les cris qui retentissent de tous côtés sur les montagnes. J'oubliais de vous dire que les cris pour épouvanter l'ennemi ou s'encourager mutuellement sont encore de la tactique de nos guerriers cannibales ; et ils les poussent toujours de manière à faire frémir."

L'Espagne, l'Irlande, la France et les Pessimistes.

Deux contrées de l'Europe ont pour le moment le privilège d'attirer sur elles l'attention des politiques à l'exclusion de tout autre pays. Pendant que l'Orient, pour lequel la guerre a manqué il y a quelques années d'embrasser le monde, languit dans un oubli, symptôme évident de l'amoindrissement journalier de la puissance des Osmanlis ; pendant que la Russie, s'enveloppant de mystérieuses ténèbres, marche sourdement à la réalisation du rêve favori de ses Czars, la réunion en un seul corps et sous un même chef spirituel et temporel, de toutes les branches de la grande famille slave ; pendant que l'Allemagne, déchirée de plus en plus par les sectes sorties du grand schisme fondé il y a trois siècles, par l'apostat de Wittenberg, voit tous les systèmes de ses nébuleuses philosophies aboutir à l'athéisme pratique ; deux nations combattant pour leur liberté, l'une avec les armes de l'intelligence, l'autre avec le fer des batailles, attirent sur elles tous les regards. On dirait deux géants, livrant sous nos yeux les combats d'un autre âge ; et si la voix d'O'Connell, ébranlant toute l'Irlande à ses brûlants accents, nous rappelle ces grands prédicateurs de croisades qui, au moyen-âge, arrachaient l'Europe de ses fondemens pour la précipiter sur l'Asie, d'un autre côté l'Espagne, se soulevant comme un seul homme pour s'affranchir du joug d'un soldat ambitieux, et pour repousser l'Anglais qui se flattait de l'asservir, nous semble être revenue à ces temps héroïques où, chassant les Maures envahisseurs, elle les forçait à repasser en Afrique, après avoir vu la croix, triomphante du croissant, briller sur les minarets de Grenade et sur les tours de l'Alhambra.

Depuis longtemps nous avions prévu que le système adopté par Espartero pour opprimer la noble nation espagnole, ne pouvait aboutir qu'aux renversement de son pouvoir. Imbu des principes de la philosophie libérale du XVIIIe siècle, le duc de la victoire avait cru pouvoir impunément avilir l'Eglise catholique, sauf, après avoir imité les spoliateurs de 93, à se poser en Napoléon et à trouver dans l'usurpation de la couronne d'Espagne la récompense de son avide ambition. Mais ses moyens n'étaient pas proportionnés à ce rôle : singe du grand homme qui ouvrit si brillamment le XIXe siècle, en calmant les affreuses tempêtes qu'avait soulevées la fin du XVIIIe, le fuyard d'Ayacucho n'était même pas de taille à jouer jusqu'à la fin cette ridicule parodie, et au moment où nous écrivons, son pouvoir éphémère a peut-être cessé pour toujours. Ainsi Dieu se joue des ambitieux qui osent s'attaquer à lui et porter la main à l'arche d'alliance ; protecteur éternel de

son Eglise, qui doit durer jusqu'à la consommation des temps, il permet quelquefois que des hommes aveugles servent ses desseins en suscitant contre elle des persécutions propres à la purifier et à la rajeunir, puis il retire son bras et la verge de sa colère tombe brisée sans retour.

Mais si le Seigneur fait parfois servir les passions des hommes au châtiement de ses enfans indociles, il sait aussi, dans les jours de sa miséricorde, susciter des libérateurs à son peuple opprimé, et faire sortir l'esclave de l'abjection pour l'asseoir sur le trône d'où sa justice a précipité les puissans. Ainsi en arrive-t-il aujourd'hui pour l'Irlande. Depuis des siècles, ce malheureux pays languit opprimé par son orgueilleuse rivale, depuis des siècles son or et son sang ont servi à assouvir la soif toujours renaissante de la protestante Angleterre ; tout a été ravi au peuple irlandais, tout, jusqu'à la chaumière où il met à l'abri ses membres à peine recouverts des haillons de la misère ; tout, jusqu'à l'aliment grossier dont il n'a pas même assez pour soutenir sa misérable existence ; et pour comble de dérision, il est obligé de donner jusqu'à sa dernière obole pour solder les riches sinécures des ministres d'une religion qu'il a toujours repoussée avec horreur. Parfois il veut recourir aux armes humaines pour secouer cet intolérable joug ; mais ses efforts toujours infructueux n'avaient servi qu'à river davantage ses fers et à fournir à ses tyrans l'occasion de lui ravir jusqu'à sa nationalité ; enfin le jour de la justice a lui pour la verte Erin, et la voix puissante d'un de ses plus nobles enfans a fait plus pour sa liberté que tous les soulèvements par lesquels ce malheureux pays avait essayé d'échapper à son dur servage. L'Angleterre, étouffée de cette manifestation imposante de tout un peuple, réclamant ses droits par les voies constitutionnelles, et sans sortir de la légalité, ne sait quel parti prendre, et, selon toute apparence, le ministère anglais sera bientôt forcé ou de se soumettre au rappel de l'Union ou de consentir à l'abolition de la suprématie de l'Eglise établie en Irlande. Si, au contraire, il veut se raidir contre cette inévitable alternative, on ne peut prévoir où les événemens le conduisent. Il est plus facile de faire rentrer dans son lit un torrent débordé, que de calmer l'effervescence d'un tel peuple portée à un si haut degré, et le jour où une lutte s'engagerait entre les oppresseurs et les opprimés, serait sans doute le signal de la complète décadence de la puissance anglaise.

Ainsi se développe chaque jour le plan de rénovation de la Providence, qui n'échappe qu'aux yeux de ceux qui s'obtiennent à ne point voir. Nous avons déjà proclamé maintes fois cette vérité...—Mais nous ne saurions trop nous répéter, à cette égard, car il est par le monde des gens bien intentionnés d'ailleurs, qui ne cessent de nier ce mouvement réparateur, ne voyant pas que leurs plaintes, répétées par quelques journaux, n'ont pour unique résultat que de porter le découragement dans les rangs des catholiques et de répandre dans les esprits une vague inquiétude, et, disons-le, une sorte de défiance qui est une insulte à Dieu même. Pour ne parler ici que de la France, quel époque, depuis un demi-siècle, nous a rien montré de comparable au mouvement religieux qui remue tous les esprits ? Quoi de plus merveilleux que ces conférences de Notre-Dame à la suite desquelles nous voyons chaque année près de deux mille hommes venir s'asseoir ensemble au banquet sacré et faire ainsi, à la face de la capitale, la profession de foi la plus étendue et la plus explicite ! Quoi de plus étonnant que ces réunions de Notre-Dame-des-Victoires, où, chaque dimanche, l'église suffit à peine à contenir la multitude accourue, non pour entendre un éloquent orateur ou les sons d'une brillante musique, mais pour écouter les exhortations d'un pieux pasteur racontant les grâces obtenues par l'intercession de Marie, et enfin de prier pour l'intercession des pécheurs. Ah ! sans doute, nos pessimistes ont jamais assisté à ces consolantes assemblées ; car s'ils eussent entendu comme nous ces chants répétés par des milliers de bouches, s'ils eussent vu tous ces hommes jeunes et vieux, riches et pauvres, invoquant avec la piété la plus vive ce que l'Eglise appelle le *refuge des pécheurs*, alors ils se fussent gardés de douter de la Providence, et ils se fussent écriés : Oui, Dieu veut sauver la religion et la France, car ses autels, depuis longtemps, n'avaient été entourés d'aussi fervens et d'aussi nombreux adorateurs. Nous ne parlerons pas ici de ces pieux ouvriers qui, lors l'invocation de saint Joseph, se réunissent à Saint-Sulpice pour entendre la parole de Dieu ; de ces nombreux jeunes gens qui composent l'Institut et le Cercle catholique, de ces sociétés de Saint-Vincent-de-Paul, de Saint-Régis, toutes institutions dont on ne se doutait pas même il y a vingt ans ; l'énumération des œuvres catholiques écloses depuis 1830 tant à Paris qu'en province, dépasserait de beaucoup les bornes de cet article ; nous préférons répondre en peu de mots aux allégations par lesquelles les pessimistes s'efforcent de prouver le peu de progrès que fait la religion, quoi qu'en en dise.

En première ligne, ils signalent l'observation du dimanche, l'hétérodoxie de l'enseignement universitaire, l'opposition des journaux ministériels, et révolutionnaires.—Mais qui a jamais nié ces choses, et que prouvent-elles contre ce que nous avançons ? Rien, sinon que c'est justement là où est le prodige, et qu'humainement on ne peut expliquer les succès croissans de la religion malgré les efforts redoublés de l'esprit de ténèbres pour en arrêter les progrès. Avant 1830, n'y avait-il pas aussi des journaux impies ? l'instruction universitaire était-elle bien pure ? et si l'on observait le dimanche un peu plus qu'aujourd'hui, ne le devait-on pas plutôt à la crainte du commissaire de police qu'à un zèle vraiment religieux ? Si le cours de M. Michelet, dont nos pessimistes se sont effrayés outre-mesure, était suivi par un nombreux auditoire, à quelques pas de là une foule de jeunes gens studieux applaudissaient aux cours vraiment chrétiens de MM. Lenormant et